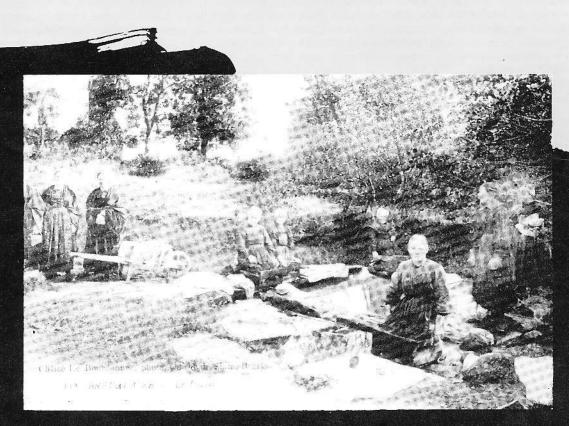
Miz Kerzu N° 3 1986 Prix 20 F



MAGAZINE D'HISTOIRE ET D'INFORMATIONS CULTURELLES DE LA REGION DE PLABENNEC



- Les revendications territoriales du recteur du Drennec en 1786.
- * Le Breignou en Bourg-Blanc.
- * De quand datent nos champs et nos talus ? Etude sur l'évolution du parcellaire.
- Le Rugby club des abers de Plougueneau à Plabennec.
- * De Plabennec à Waltenhofen à pied.

- * Le Centre Culturel Breton de Plouvien : Skolig-Al-Louarn.
- * Un bol d'air jurassien pour l'A.S. Plouvien.
- * Diwar-benn an doare d'en em zelc'her en iliz, 40 vloaz 'zo.
- * En bref... En bref...
- * Sur la trace de nos origines : recherches sur la préhistoire et l'histoire ancienne de Plabennec

LES REVENDICATIONS TERRITORIALES **DU RECTEUR DU DRENNEC** EN 1786

Dans le N° 2 d'«Ar C'horn-boud», nous avons consacré un article à la situation sociale au Drennec à la veille de la Révolution. A la fin de cet article, nous vous signalions que si une partie importante de la population connaissait des difficultés financières, le clergé paroissial lui-même n'en était pas épargné; c'est du moins ce que déclarait le Recteur à son évèque. Voyons de quoi il en retournait...

I) Le Drennec de 1786

En 1786, Monseigneur de la Marche évèque de Léon, soumit l'ensemble de son clergé à une vaste enquête destinée à connaître les revenus des desservants de paroisses (recteurs, curés, vicaires) et servir de base à un éventuel remaniement de ces circons-

criptions religieuses.

Comme les autres membres du clergé, Mathieu Masson, recteur du Drennec, fut invité à répondre au questionnaire, a savoir de quels revenus disposaitil, étaient-ils suffisants et fallait-il envisager la suppression de la paroisse du Drennec et son union à une autre plus importante, Ploudaniel ou Plabennec par exemple?

Pour bien comprendre la situation de Mr Masson, il nous faut rendre compte de ce qu'était réelle-

ment le Drennec d'avant la Révolution.

Contrairement à certaines paroisses bien délimitées par des rivières, des routes, etc, la paroisse du Drennec ne possédait pas aux quatre points cardinaux de «frontières naturelles». En certains endroits les limites entre le Drennec et ses voisines étaient des plus floues, voire même bizarres. Ainsi, à l'Ouest, le Drennec possédait une sorte d'enclave. En effet, les villages de Traon-Edern et Lanverc'her lui appartenaient alors que Kerc'halz et son moulin dépendaient de Plabennec (voir carte) ; curieuse situation !

Malgré ce surplus de terres à l'ouest, la paroisse du Drennec était bien plus petite à l'époque qu'elle ne l'est actuellement. Le Sud du territoire formait alors une paroisse distincte, celle de Bréventoc, bien petite elle-même puisqu'elle ne comptait en 1786 que 63 habitants. De plus, toujours au Sud, toute la zone de Lestanet (Huella ; Creis ; Izella) dépendait de la paroisse de Kersaint-Plabennec. Le Drennec n'avait donc aucun accès à la route reliant Plabennec à

Ploudaniel...

Pourtant, sur ce petit territoire, Le Drennec comptait une trève, celle de Landouzan. Ceci signifie que tout un secteur du Drennec n'assistait pas aux offices dans l'église paroissiale mais dans l'église tréviale, qui disposait de ses propres revenus. La trève de Landouzan aurait théoriquement dut être desservie par un curé, c'est du moins ce qui se passait dans les grandes paroisses. Au Drennec, il semble que Mr Masson se soit occupé des deux églises.

II) Des revenus modestes pour le Recteur

De quels revenus pouvait disposer le recteur ? Comme tous ses collègues il disposait du casuel et des dîmes. Le casuel était l'argent que percevaient les prêtres à l'occasion de certains offices religieux (baptêmes, mariages, enterrements); le total des sommes perçues était donc fonction du nombre d'habitants de la paroisse. Si le casuel n'était pas négligeable, les dîmes rapportaient bien plus. Celles-ci correspondaient à un certain pourcentage que l'église percevait sur les récoltes. Dans le Léon, ce prélèvement n'était pas très élevé et de ce fait son rapport dépendait de la taille de la paroisse. Les fabriques, c'est à dire les laïques chargés de la gestion des biens de l'église, touchaient également une partie des dîmes.

Aux questions posées par l'évèque, Mathieu Masson répondit : «la valeur de la dîme du Drenec et Landouzan ne monte en tout qu'à 700 livres ; les fabriques en touchent autant. Ayant une trève dans la paroisse (celle de Landouzan), je pourrais être obligé à payer un curé, il ne me resterait plus que 350 livres».

700 livres, cela ne représente pas une très grosse somme, encore que ces revenus étaient largement supérieurs à ceux des familles de tisserands par exemple (voir Misère et pauvreté au Drennec avant la Révolution. Ar C'horn-boud N° 2). Le problème était, selon Mr Masson que ces revenus fondaient comme neige au soleil du fait de nombreuses dépenses» uti-

les à la société» :

«Le bourg du Drenec étant situé sur une grande route au centre du diocèse, par où passent tous ceux du bas Léon qui ont affaire à la métropole (St Pol de Léon, siège de l'évéché), et tous ceux qui, du haut Léon, ont affaire sur Brest, le Recteur est très souvent dans le cas de recevoir et des amis et des personnes peu connues mais qu'un orage, une incommodité ou la nuit obligent de relacher chez lui, ce qui le constitue nécessairement en beaucoup de dépenses utiles à la société».

Alors, la paroisse du Drennec était-elle viable ? Fallait-il la supprimer pour l'unir à une autres ? Certes non, déclarait Mr Masson :

«Une paroisse sur la Grande Route, à une lieue de Plabennec et une lieue de Lesneven, ne peut être supprimée, parce que sa vue donne la confiance aux honnêtes gens et la peur aux malfaiteurs».

Les propos de Mr Masson relevaient sans doute du bon sens mais, pour autant, ils n'enlevaient rien au problème ; comment augmenter les revenus du recteur?

III Le projet de Mr Masson : agrandir Le Drennec.

Le recteur était catégorique, Le Drennec était utile et il fallait donc trouver les moyens d'y faire vivre convenablement un recteur. Il exposa alors son plan à l'évèque : certaines paroisses voisines étaient grandes, trop même ! Il suffisait donc d'unir au Drennec plusieurs villages de ces paroisses. Ainsi, Le Drennec deviendrait une paroisse tout à fait viable. Voyons quels villages le recteur se proposait d'annexer :

A Ploudaniel, 13 villages: Lesgall an Taro; Lesgall Roudaut; Lesgall ar c'hoadic; Kernigues; Kerveneour an dour; Kerveneour ar parzquou; Kergo Martinel; Kerinaf (Kerincuf); Kervaronou; Kervilon; Le Leure; Tremoguer; Ar Ghoel goz (Golven coz)

ou manoir de Tremoguer.

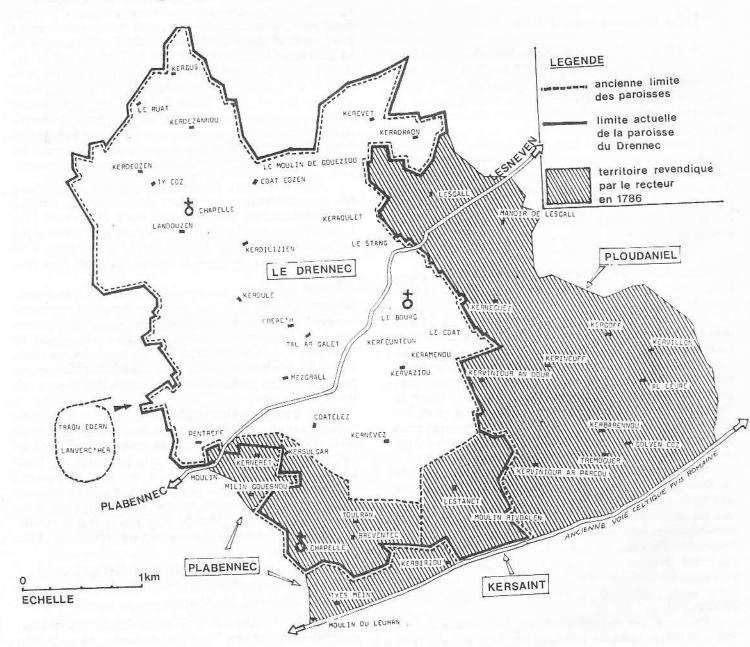
A Kersaint, 4 villages : Le moulin Rioualin ; Les-

tanet izela ; Lestanet creiz ; Lestanet huella et une maison à Pentreiz.

A Plabennec, 6 villages; Kerbiriou; An Ties Mean (Tyes Mein), le moulin du Luant (Leuhan); le moulin de Coateles ou de Gouesnou; Keraeret et le moulin de Pentref.

D'autre part, Mr Masson demandait l'union de Breventoc à sa paroisse. Breventoc nous l'avons dit ne comptait alors que 63 habitants mais les revenus du prieuré de Locmaze étaient assez importants.

On peut s'étonner des prétentions de Mathieu Masson en ce qui concerne les villages appartenant à Kersaint car, au même moment, le recteur de cette dernière paroisse se plaignait de ses trop faibles ressources. Quoi qu'il en soit, Mr Masson voyait grand. comme on le constate sur la carte, ces quelques aménagements de territoire augmentaient considérablement la superficie du Drennec.



L'évéché ne jugea pas à propos de réaliser de telles modifications. Cependant, il accepta le principe du rattachement de Bréventoc au Drennec. De plus, le recteur se vit attribuer l'ensemble des dîmes du Drennec et landouzan (soit environ 1400 livres). Quant aux fabriques qui, avant 1786, percevaient la moitié de ces dîmes, elles se voyaient attribuer des revenus au dépens du prieuré de Locmaze-Breventoc.

A suivre : Modifications de frontières au XIXème siècle.

LE BREIGNOU EN BOURG-BLANC

Nous publions ici des extraits de plusieurs articles rédigés par le chanoine Kerbiriou sur le château de Breignou en Bourg-Blanc. Ils parurent en 1963 et 1964 dans l'ancien bulletin de Bourg-Blanc :

LE CHATEAU DU BREIGNOU EN BOURG-BLANC

De tous les châteaux et manoirs que sous l'Ancien Régime on pouvait compter sur le territoire de la paroisse actuelle de Bourg-Blanc, il ne reste pratiquement que deux : le Breignou et Pennanéac'h. Le Breignou surtout a encore conservé son cachet de domaine seigneurial, avec le parc qui l'entoure et les rivières que l'on a fait aujourd'hui couler l'une au-dessus de l'autre et qui autrefois formaient un étang d'une quarantaine d'hectares, asséché depuis bientôt cent ans. C'est à cause de l'humidité occasionnée par ces cours d'eau, stagnant là que cet emplacement à reçu le nom de Breignou (lieu où tout pourrit) et que le château qui y fut construit comme un îlot au milieu de l'étang, s'est appelé autrefois Castel-Gleb (château mouillé). C'est, nous dit Mme Crozon, «un joli site, un nid de verdure aux beaux ombrages, rafraîchi par de petites rivières dont la propriété est entourée».

Mais le château lui-même n'a guère de cachet ; il est en effet de construction récente, il a été bâti il y a environ cent ans et sur un autre emplacement que l'ancien. Louis Le Guennec, ancien archiviste de la ville de Quimper, qui dans de beaux volumes nous a laissé ses souvenirs sur les vieilles choses de chez nous, eut l'occasion de faire la visite du Breignou à la fin du siècle dernier, et il ne nous cache pas à ce sujet sont désappointement : «J'ai visité le Breignou, nous dit-il, dans l'espoir d'y retrouver quelques restes du vieux Castel-Gleb ; mais je n'ai vu qu'une banale maison de campagne, où le très courtois accueil du châtelain n'a pu entièrement compenser ma déconvenue». Celuici lui fit visiter ce qui restait des ruines et voici ce qu'il a noté : «Il me fit parcourir la terrasse des jardins bordés de remparts et flanquée aux angles de tours rondes talutées, qui constitue un véritable îlot au milieu des marais, et m'a montré une pierre armoriée provenant de l'ancien portail... Le chemin d'accès est barré par un pont à trois arches, jeté entre deux parapets vêtus de lierre et de mousse. Ce pont pittoresque, munis de corbelets, formait une première défense contre quiconque eût voulu surprendre les abords du château. Le vieux Breignou avait sans doute disparu avant que Fréminville publiât, en 1832, le tome premier de ses «Antiquités du Finistère», car il n'en souffle mot». Ce Fréminville a pourtant laissé un croquis où il a essayé de représenter ce que pouvait être la vieille forteresse du Breignou, mais ce dessin, dit Le Guennec, «hâtif et sans proportions, n'est que la copie d'un autre croquis dont il a pu avoir communication».

Qu'était-ce que ce vieux château de Breignou qui «mirait sa masse féodale dans l'eau paisible du petit étang qui l'encerclait de tous côtés ?» Fréminville le décrit ainsi, sans doute d'après son croquis que l'on trouve dans un album exécuté par lui et que possédait M. Chabal, architecte à Brest: C'était un solide corps de logis du XVe siècle, restauré au XVIIe. Deux grosses tours à créneaux et mâchicoulis en flanquaient le portail, et une galerie de défense courait sur les murailles de la maison, se terminant, à l'angle de la facade que fait voir le dessin, par

une échauguette carrée en encorbellement».

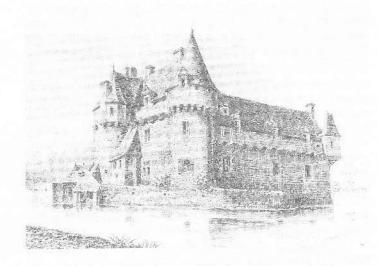


Photo: Ancien château du Breignou (carte postale)

Le remaniement du XVIIe siècle fut l'œuvre des Thépault de Tréfalégan qui vers 1650 avaient acquis le château de la famille de Plœuc. «La famille Thépault, dit Le Guennec, remania dans le goût du grand siècle cette masse féodale, agrémentant les toitures de lucarnes de pierre à fronton courbe, supprimant le pont-levis, trouant de larges baies les murailles noircies par l'humidité... Ce ne devait pas être cependant une très plaisante résidence, et l'on concoit que le jeune abbé de tréfalégan, chanoine de Léon, qui s'y était retiré en 1717 pour soigner ses poumons avariés au moyen d'un bouillon bizarre où il entrait «du dedans de veau», de la pulmonaire, des jujubes, des navets, «un peu de raisin et des cancres», du lait de vache bouilli et de douze limaces échaudées en guise de dessert, y ait de surcroit contracté une incurable «mélancolie» qui l'envoya bientôt rejoindre ses ancêtres».

Dans ce vieux château existait une chapelle où l'on desservait une chapellenie (ce qui comportait la présence d'un chapelain), dite de Sainte Julitte, et qui avait été fondée par un prêtre : Jean Le Daré. Les Seigneurs de Breignou dans le début, puis ensuite les recteurs de Plouvien en furent les présentateurs.

D'après une tradition recueillie par M. Souêtre, les pierres de taille provenant de la démolition du vieux Castel-Gleb ont été transportées à Brest pour la réparation des remparts vers 1840.

LE CHATEAU DU BREIGNOU -SES PROPRIETAIRES

Les premiers propriétaires du château du Breignou et les premiers à en porter le titre semblent avoir été la famille des langoueznou ou Saint-Gouesnou. Cette famille était ancienne et puissante en léon, mais en elle n'a guère marqué dans l'histoire de notre pays si ce n'est par dom Jean de Langoueznou qui fut, dit-on, abbé de Landévennec de 1344 à 1362. C'est à lui que nous devons le récit des événements qui se passèrent au Folgoët lors du miracle du lys ; il était en effet le contemporain de Salaün ar Foll qui mourut en 1358. Dans la vie de ce dernier qu'il écrivit en latin et qu'il dédia «à l'honneur de la Vierge Marie, mère de Dieu», il raconte ce miracle comme y ayant été présent : «Je, dit-il, Jean de Langouesnou, abbé dudit lieu de Landévennec, ay été présent au miracle ci-dessus, l'ay vu et ouy et cy l'ay mis par écrit à l'honneur de Dieu et de la benoiste Vierge Marie, et afin que je puisse mériter d'avoir place de repos éternel avec le simple et pauvre innocent, j'ai composé un cantique en latin pour les trépassés, auquel il y a six fois : «ô Maria, ô Maria..., tel qu'il s'ensuit en latin: languentibus in Purgatoria...». C'est à lui donc que nous devrions ce chant si émouvant que nous entendions dans nos églises bretonnes il n'y a pas encore longtemps, à l'occasion des cérémonies funèbres.

On ne sait guère à quelle époque cette famille devint propriétaires du château ; en tout cas en 1426 il appartenait à un Yvon de Saint-Gouesnou qui y résidait. En 1506 un autre membre de cette famille, Jean de Langoueznou, seigneur du Breignou, obtint par mandement de Jean, vicomte de Léon et de Rohan, l'autorisation d'établir un pont-levis à son château, «ce qui laisse croire, dit Le Guennec, que ce dernier avait été construit ou augmenté aux environs de 1500». Le Breignou servait en effet de placeforte pour la région, «mais située à l'écart des grandes voies, elle a peu marqué dans l'histoire».

Ce château demeura la propriété des Langoueznou jusqu'au XVI° siècle. Il passa à la famille de Plœuc vers 1568 ; à cette date en effet, Marie de Saint-Gouesnou, dame de Breignou, épousa Charles de Plœuc, seigneur du Tymeur et lui apporta cette terre en dot.

Plus tard, lors des guerres de la Ligue (1576-1593), il appartint à un des grands chefs ligueurs du pays, Vincent de Plœuc, seigneur du Tymeur, qui prit part au siège du château de Kerouzéré en Sibiril. C'est d'ailleurs grâce à l'artillerie du Breignou qu'il avait envoyé chercher que ce château tenu par des partisans d'Henri de Navarre, le futur Henri IV, dut capituler.

Les de Plœuc en furent propriétaire à peine 85 ans, puisque à son tour Marie de Plœuc de Kerc'haro la fit passer par son mariage en 1653 dans la maison de Kerlec'h, année où elle épousa Claude Kerlec'h de langalla. C'est seulement une vingtaine d'années ensuite que le Breignou fut acheté par la famille Thépault. Le nouveau propriétaire, Maurice Thépault de Tréffaléguen était un vieux magistrat morlaisien qui jouissait d'une belle fortune et qui marié à Péronnelle de la Bourdonnaye, en eut 7 enfants. C'est par la correspondance de ces enfants avec leurs parents, qui a été conservée, que l'on peut connaître un peu cette famille et les rapports qu'elle eut avec le Breinou. Il semble bien que, les parents n'y résidaient pas ordinairement, mais de temps en temps les lettres sont adressées au Breignou où séjournait particulièrement la mère.

L'aîné de ces enfants, Jean-François, chevalier de Treffaléguen, fit sa carrière comme officier de marine et prit part à 13 campagnes, 6 combats navals au cours desquels il reçut 24 blessures dont une très sérieuses à la cuisse. Il ne se maria point et mourut à Brest en 1753.

Le plus connu de ces enfants est Jacques-Louis, chevalier puis comte de la Villozern, parce que nous avons de lui une nombreuse correspondance et qui est pas mal intéressante, car il prit part aux guerres des dernières années de Louis XIV. Entré dans les gardes françaises en février 1712 sous les ordres du duc de Guiche, il fera campagne dans le Nord 5 mois plus tard sous le maréchal de Villars et il combattra à Denain contre l'armée du Prince Eugène. Retiré du service, il épousa en 1722 sa cousine, Mlle de la Bourdonnaye.

Le 3° des enfants est celui qui hérita de la terre de Breignou. Thomas-Joseph-Yves du Breignou alla aussi à Paris au service du roi où il trouva son frère aîné revenu de la guerre. Après son retour du service il habita le Breignou et laissa une postérité.

Deux des fils Thépault furent d'Eglise : l'un, L.F. de Tréffaléguen, fut chanoine de Léon ; c'est lui, qui retiré en 1717 au château du Breignou pour soigner ses poumons avariés et sa mélancolie, essayait de se guérir par des remèdes bizarres qui ne l'empêchèrent de mourir. Son frère, Henri-Nicolas du Breignou eut une carrière ecclésiastique plus longue et plus glorieuse. Après avoir étudié à Nantes puis à Paris il vint habiter Quimper où il n'était point ennemi d'une douce gaîté puisqu'on le voit échanger aves ses frères des poèmes satiriques, un en particulier, «sur l'art d'entretenir les chanoines dans l'embonpoint». Il n'en devient pas moins chanoine lui-même et vicaire général de Quimper. En 1745 il fut nommé évêque de Saint-Brieuc où il se montra pasteur zélé, pieux et charitable, mais plus sévère que dans sa jeunesse il poursuivit et condamna dans son diocèse les représentations de ces naïfs mystères bretons qui faisaient le bonheur de la classe paysanne.

Le dernier de la famille : Maurice-Joseph, était encore au collège quand ses frères servaient depuis longtemps dans l'armée du roi. Placé au collège des Pères de l'Oratoire de Nantes, il ne s'y plut guère. Il devint cependant capitaine d'infanterie et chevalier de Saint-Louis, mais il ne trouva dans le métier des armes ni la gloire ni la fortune, à sa mort il devait laisser beaucoup de dettes.

Enfin une fille, Anonyme de Treffaléguen (ainsi nommée parce qu'on avait négligé de suppléer les cérémonies de son baptême), se fit religieuse et entra, croit-on, chez les Ursulines de Morlaix. On la voit dans une de ses lettres supplier sa mère de lui permettre d'entrer en religion. «Je vous prie de vouloir bien me la demander (cette grâce), à mon cher père, ajoute-t-elle, j'attends qu'il soit au Breignou pour la lui redemander».

C'est, on l'a vu, la famille thépault qui remania la vieille masse féodale du Breignou pour la mettre dans le goût du Grand Siècle, en agrémentant les toitures de lucarnes de pierre, en trouant les murailles de larges baies et en supprimant le pont-levis ; c'est sans doute à cette occasion que fut construit en sa place le pont à trois arches, seul vestige qui subsiste du vieux Castel-Gleb.

La famille Thépault du Breignou existe encore mais depuis longtemps elle ne possède plus le domaine dont elle a gardé le nom.

La famille Thépault demeura propriétaire du château du Breignou au moins jusqu'à la Révolution de 1789. Au moment où elle éclata en effet il avait pour titulaire messire Hervé-Gouesnou Thépault, époux de dame Clotilde Baude. Claude Chapalain, le futur martyr de la révolution, dont la famille devait être sans locataire du Seigneur du Breignou (la métairie de Coatanéa ainsi que Coatanéa-Bian lui appartenaient en effet), assista le 13 septembre 1778 au baptême d'un des enfants d'Hervé Thépault, qui fut prénommée Reine-Joséphine, et il apposa sa signature à l'acte de baptême en y ajoutant la mention «sous-diacre».

DE QUAND DATENT NOS CHAMPS ET NOS TALUS ? Etude sur l'évolution du parcellaire

Le bocage est une des caractéristiques de la Bretagne et fait partie, comme les châteaux ou les calvaires, de notre patrimoine. Mais de quand date til, peut-on même lui donner un âge? Elément familier de notre paysage, il semble avoir toujours existé.

I) De l'openfield au bocage.

«Le bocage armoricain, nous dit J.P. Legay, résultat d'une longue évolution qui part de la Préhistoire et de l'Antiquité, s'est formé par périodes successives. L'une d'elles correspond au temps des grands défrichements... du Xème au XIIIème siècle ; l'autre à la fin du Moyen-Age au moment où se propagent le fermage et le métayage» (1).

Ainsi donc, certains éléments du bocage breton remonteraient au Néolithique, période de la Préhistoire au cours de laquelle les hommes commencèrent petit à petit à pratiquer l'agriculture (2), il y a de cela

plus de 5000 ans.

Au Moyen-Age, le paysage de la campagne bretonne cultivée (la Surface Agricole Utile) offrait un double aspect :

D'une part elle se composait de vastes champs ouverts, non enclos, dans lesquels plusieurs personnes possédaient des parcelles, des pièces de terre, composées de 1 ou plusieurs sillons (3). Pour séparer et distinguer ces pièces de terre les unes des autres, on utilisait des pierres, parfois appelées «pierres bornières». Ces vastes champs ouverts, sans clôture, portaient fréquement le nom générique de «Meaz» (4).

D'autre part, cette campagne portait, ici et là, un certain nombre de parcelles encloses, bien séparées de leurs voisines par un système de protection efficace, le talus, qu'à l'époque on nommait... fossé! Les deux termes semblent s'opposer et pourtant l'utilisation du mot fossé répond à une certaine logique. En effet, si un véritable talus comprend bien entendu une levée de terre, le plus souvent couronnée d'arbres d'ailleurs, il se compose également d'un fossé ou douve qui borde cette levée de terre : «Lorsque le talus est mitoyen, il existe une douve de chaque côté. Sinon, la douve est située à l'extérieur de la levée de terre par rapport au champ enclos. Elle est généralement comblée depuis longtemps et se résume

en une bande de terre d'un à trous pieds (33 cm à 1 mètre) selon les lieux, dont le maître du champs est propriétaire au-delà de son talus (5). C'est ce terme de fossé ou douve qui servait, autrefois, à désigner le talus. Dans nos archives, nous ne trouvons jamais le mot talus.

Jusqu'au milieu du Moyen-Age, le système de champs ouverts semble avoir prédominé mais, à la fin de cette période, la campagne s'est couverte de nouveaux fossés ou talus. Pourquoi ? Si J.P. Le guay évoque essentiellement le rôle important de l'élevage : «L'extension du bocage est à mettre en rapport avec un accroissement de l'élevage bovin pour la viande, les laitages, le cuir» (6), Yann Brekilien lui, y voit plusieurs raisons :

«Les raisons sont multiples. La première est que, dans les conceptions des anciens Bretons, un terrain ne pouvait être considéré comme propriété individuelle s'il n'était clos et défendu contre les intrus. La clôture était un symbole. Si fort était l'esprit communautaire, que les terres ouvertes apparaissaient comme étant, par nature, le bien de tous... Mais la protection des champs par de hauts talus n'était pas uniquement un symbole... Le paysan avait besoin de ces talus. Ils protégent sa terre et ses cultures contre le vent qui souffle du large. Sans eux la fureur du suroît et le ruissellement des eaux aurait vite emporté la mince couche arable. Et sans les arbres qui y poussent, où aurait-il pris les fagots nécessaires à son chauffage? Au plus fort de l'été, les talus fournissent aux bestiaux à la pâture une ombre précieuse. En outre, le fermier n'a pas à se soucier de faire garder le troupeau : les bêtes ne risquent pas de s'évader... (7)

Ainsi, à la fin du Moyen-Age, les anciens sillons ouverts aux regards, aux vents du large et accessibles à tous, humains et animaux, se refermèrent derrière un rideau protecteur plus ou moins élevé selon les régions. Désormais, le bocale était devenu chez nous le type dominant de paysage.

Cette évolution du paysage au cœur du Moyen-Age, ce passage de l'openfield au bocage est confirmé à Plabennec par les différents documents d'ar-

- (1) Fastes et malheurs de la Bretagne ducale, 1213-1532. J.P. Leguay et Henri Martin, P 216,217. Coll. Ouest France Université. 1982.
- (2) Cette époque est également celle de la construction des menhirs.
- (3) Le sillon valait alors 183m².
- (4) D'où les noms de villages ou de champs Measdidreu, Measguen, Measyven.
- (5) La vie quotidienne des paysans bretons au XIX° siècle. Yann Brekilien, P27, 28. Coll. Hachette. 1972.
- (6) J. P Legay et Martin Op. Cité. p 217.
- (7) Yann Brekilien. Op. Cité, p. 27,28.

chives que nous avons pu consulter (2). Prenons quel-

ques exemples :

En 1542, à Kereoret, il subsiste encore plusieurs champs ouverts. Ainsi, dans un champ nommé «Parc Keranreden», trouve t-on» 7 sillons (soit environ 1300m²) de terre entre terre au sieur de Measlean et le chemyn...»

Toujours à Kereoret, on trouve également «une pièce de terre froide, frouste (en lande et broussailles) et non close, entre les dits convenants de kerehore (les fermes de Keréoret), nommée la Montaige de Kerehore, contenant quatre journeaux à la charue (soit environ 2 hectares)».

Cependant, là comme ailleurs, de multiples talus ont déjà été élevés. En 1542, l'une des fermes de ce village comprenait 23 journeaux de terre (voir environ 11ha50) répartis en 25 parcelles, dont 20 pour lesquelles des talus étaient signalés.

Autre exemple, celui de Lanhouardon où, dès la fin du XVIème siècle, 13 champs sur 19 que comptait la ferme du manoir étaient entourés de talus.

Notons également que les terres que l'église de Plabennec possédait dans sa paroisse et celles voisines étaient encloses à 80 % dès cette époque (3).

Il semble donc bien que chez nous également, le bocage ait prédominé au sortir du Moyen-Age.

Il XVIème siècle à la Révolution, la division des parcelle existantes multiplie les talus.

Si dès la fin du Moyen-Age le bocage dominait, le paysage ne s'était pas pour autant figé.

D'une part, les derniers champs ouverts s'entourèrent également de talus. Cette évolution se fit lentement du XVIème siècle au XIXème siècle :

Ainsi en 1558, à lanhouardon, dans un champ ouvert nommé «An Oguel» l'église de Plabennec possédait une parcelle de terre séparée du reste du champs par des «pierres bornières». Ce n'est que 100 ans plus tard que ces parcelles furent encloses. En 1650, a Kerdalaez, en Bourg-Blanc, la même

En 1650, a Kerdalaez, en Bourg-Blanc, la même église possédait 60 sillons de terre dans un champ nommé «Parc balan bras riou» ; en 1764, ces sillons

n'étaient toujours pas enclos.

La même situation se retrouvait à Leslevret où, en 1613, l'église de Plabennec toujours possédait 6 sillons dans une franchise nommée measmean et 5 dans une autre franchise nommée Measgouez. En 1665, ces sillons étaient encore ouverts à tous vents (1).

D'autre part, l'évolution la plus intéressante au cours de cette période, celle qui frappe le plus à la lecture des documents d'archive, consiste au morcellement des champs existants. On voit très fréquemment apparaître dans les textes des mentions ainsi formulées : «... Joignant ledit vaux (à Ros ar Vern en 1701) au bout devers l'occident, un parc terre chaude à présent séparé en deux, nommé parc an fourn...» ou bien «... un parc terre froide (à Kereoret en 1722) à présent séparé en trois petits courtils...».

Le XVIIIème siècle semble être un moment fort dans le morcellement des parcelles. D'anciens champs qui, vers 1500 encore, occupaient 1 ou 2 journeaux de terre se voient divisés, morcelés en de multiples petites parcelles. Comment expliquer ce phénomène ? Sans doute les raisons sont-elles nombreuses et les documents d'archive eux-même en indiquent quelques

- A Corhear en 1722, le propriétaire déclare à l'administration « ...Quatre prés non fauchables, deux d'iceux appelés Ar Prajou dans l'un desquel on a fait une séparation par un nouveau fossé pour faire un semis...»

 - A la mème date, à Kergren, on trouve un « ...pré ou aulnay nommé Ar Vern a présent séparé en deux par un fossé dont l'un (l'une des deux nouvelles parcelles) est labourable et l'autre fauchable...»

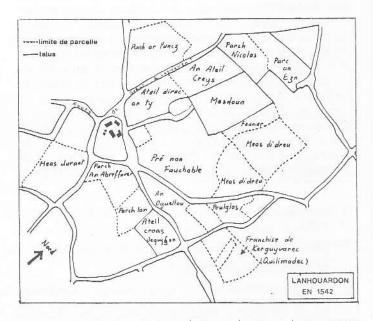
La division des parcelles semble s'effectuer fréquemment lors des opérations de bonification des terres. Ainsi à Lanhouardon il existait en 1542 un champ enclos nommé Measdoun. Celui-ci était classé parmi les terres froides et donc cultivé moins souvent que les meilleures terres, les terres chaudes. Petit à petit, les agriculteurs le bonifièrent et chaque partie de champ bonifiée s'enferma derrière de nouveaux talus. Bientôt, l'ancien Parc Measdoun se trouva divisé en trois parcelles : Mesdoun tosta, Mesdoun creis et mesdoun pella.

Outre ces raisons, il arrivait parfois que des fermes louées à l'origine à un seul locataire, une seule famille, soient partagées entre deux locataires. Dans ce cas on assiste occasionnellement à la division des parcelles existantes en deux et à la construction de

nouveaux talus.

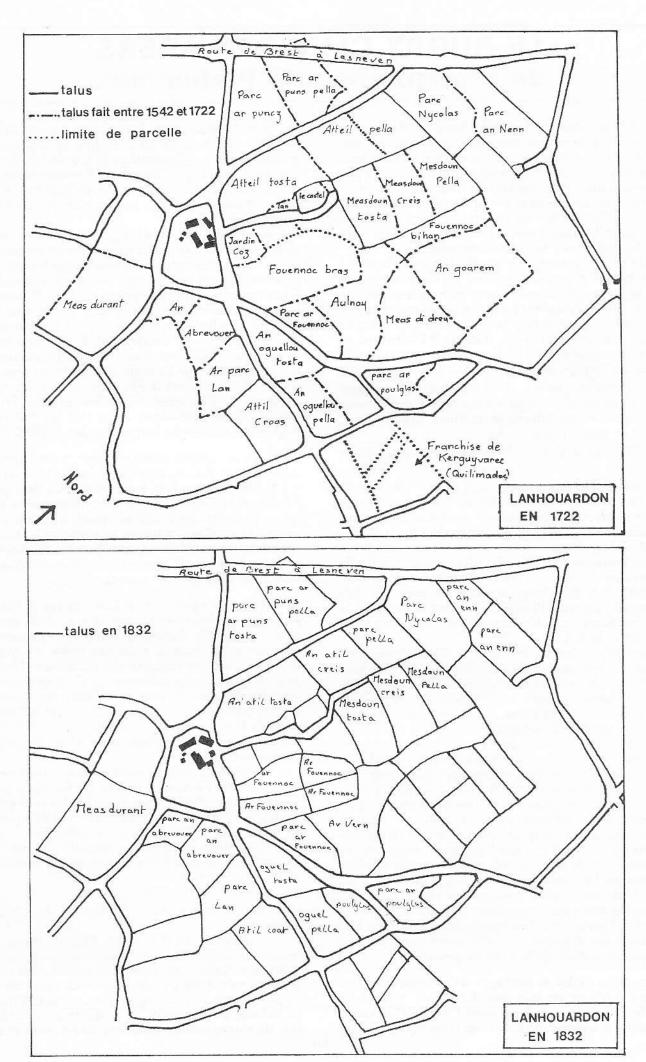
Si l'on fait une synthèse de tous les renseignements contenus dans les archives, on constate que la moitié des talus existant lors de la publication du cadastre, en 1830, avaient été élevés dès le Moyen-Age mais qu'une autre bonne moitié fut construite entre le Moyen-Age et la Révolution avec un temps fort au XVIIIème siècle.

III Un exemple de l'évolution du parcellaire : La ferme du manoir de Lanhouardon de 1500 à 1830.



^{(1) -} Il existe pour plusieurs fermes des documents très intéressants notamment des descriptions de terre dont certaines, comme celles du manoirs de Lanhouardon et les 3 fermes de Kercoret qui en dépendaient, nous ramènent en ... 1542 !

^{(2) -} Archives départementales. Serie 6.



LE RUGBY CLUB DES ABERS de Plouguerneau à Plabennec.

Les habituées du foot, du hand et des autres sports pratiqués à Plabennec ont peut-être été surpris de voir, le dimanche, sur un terrain situé en face des salles omnisport de Kerveguen, une meute de jeunes gens jouant avec un ballon ovale, s'amusant à se l'arracher des mains et plongeant confusément sur la pelouse (quand ce n'est pas dans la boue!) comme s'ils étaient là pour l'avaler. Parmi ces jeunes, des gars de Plabennec se font même remarquer!

Qu'on se rassure, il n'y a là rien de subversif; il ne s'agit ni d'un entrainement de commandos, ni d'un règlement de comptes, pas même d'un sport de combat. Renseignement pris, il s'avère que ces jeunes pratiquent un sport, tout ce qu'il y a de plus sérieux... le rugby! Hé oui, il existe à Plabennec un groupe d'amoureux du ballon ovale, une véritable équipe de rugby: le Rugby CLUB des Abers.

Qui sont ces jeunes, d'où viennent-ils, comment jouent-ils et depuis quand? Pour tenter d'en savoir plus, nous avons interrogé certains d'entre eux, joueurs et entraineurs.

1977 : Le R.C.A. à Plouguerneau, des débuts laborieux.

C'est en 1977 que naquit le R.C.A. L'idée revient à cinq personnes d'horizons divers : J.M. Loaëc professeur d'éducation physique, Yvon Etienne chanteur populaire, André Angot directeur de l'école publique de Lilia, Yvon Uguen et Christian Cecionne. Comme beaucoup de grandes idées, celle-ci sortit de nombreuses discussions autour d'une table de bistrot, au Flash Pub de Plouguerneau. Le nom du club s'imposait ; puisque Plouguerneau est située dans le pays des abers, le club s'appela donc le Rugby Club

des Abers, le R.C.A.

Les débuts sont difficiles. Le Club s'affilie au Comité de Bretagne ; de nombreuses licences sont signées mais les véritables joueurs ne sont pas légion. C'est un petit groupe qui, toutes les semaines, s'entraine dans un premier temps au Grouanec puis bientôt au terrain de Mezeozen en Lannilis. Il faut dire que les joueurs du R.C.A. sont de véritables pionniers. Dans notre région, l'environnement n'est guère favorable au rugby, les trois sports principaux étant le foot, le cyclisme et le Hand. Autant dire que le public n'est guère habitué aux rencontres de rugby (hormis peut-être celles retransmises par la télévision lors du tournoi des 5 Nations). D'ailleurs, en 1978, parmi les rares personnes qui ont l'occasion de suivre les entrainements du club, certaines sont encore affolées et meme parfois choquées. L'un des joueurs du club, hervé Abaziou, se souvient encore de la réflexion de cette vieille dame qui, surprenant les joueurs à l'entrainement à Mezeozen, fait quatre fois le tour du terrain avant de déclarer de façon sentencieuse : «Ce n'est pas étonnant qu'il y ait la guerre !»

Jouer au rugby en Bretagne à l'époque n'est pas simple : Il n'y existe que peu d'équipes, trois clubs dans le Léon, deux à Brest dont l'un en 3° division et un autre à Landivisiau jouant en Honneur. Le R.C.A est alors l'unique club à évoluer en promotion.

Dans le reste de la Bretagne la situation n'est guère meilleure. Ceci oblige le Comité de Bretagne a organisé un championnat sur l'ensemble du pays ; le R.C.A. doit alors se déplacer à Quimper, Vannes, Dinan, Auray, Rennes,... parfois plus de 500 Km dans

la même journée!

Ajoutons à cela que l'argent manque cruellement dans les caisses. D'une part, le Club étant petit, il ne bénéficie pratiquement d'aucun appui financier; Les joueurs doivent utiliser leur voiture personnelle, les déplacements étant à la charge du club. D'autre part, le rugby n'admettant pas le sponsoring, tout l'équipement (maillot, chaussures,...) est également à la charge du licencié. Cependant, le courage ne manque pas au R.C.A. et, pour remplir les caisses, tous les joueurs mettent la main à la pâte en organisant en 1978 un concert à Plouguerneau avec au programme Yvon Etienne; Gilles Servat et les Tri Yann. Les bénifices permettent d'acheter les poteaux de rugby qui coûtent la bagatelle de ... 7000 francs!

Rien ne semble donc pouvoir impressionner les pionniers du R.C.A, pas même les cartons, et il y en a ! Si l'on excepte le premier match du championnat 77-78 où le R.C.A. face à Dinan l'emporte 10 à 0, on ne peut pas dire que les résultats soient satisfaisants. Les joueurs ont encore en mémoire les nombreuses déroutes de l'équipe, insuffisantes toutefois pour entamer leur moral, le plaisir de jouer comptant souvent bien plus que le résultat.

Le vrai problème du R.C.A. en ses débuts n'est pas celui des finances, ni celui des résultats mais bien celui des effectifs. Beaucoup de licenciés prennent trop facilement leur licence pour une carte de sympathisant et il n'est pas toujours aisé de trouver 15 joueurs pour se déplacer à l'extérieur. Le Club se trouve donc dans l'obligation de recruter. C'est à ce moment que quelques plabennecois, fréquentant déjà le Club Nautique de Plouguerneau, viennent jouer au R.C.A., préparant ainsi la création d'un club de rugby à Plabennec.

Un premier bureau est d'ailleurs constitué à Plabennec en fin 78 avec à sa tête J.Y Gouez mais cette première tentative n'aboutit pas et les plabennecois continuent à jouer dans les abers. En 1980 pourtant, ils deviennent majoritaires dans le club et lui font réaliser de grands progrès. La décision est alors prise de transférer le club à Plabennec, mieux centrée entre

Brest, Lesneven et Lannilis.

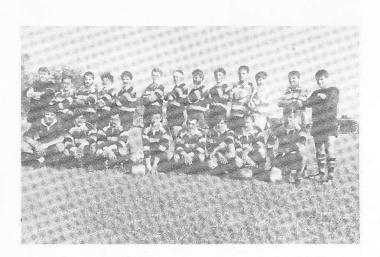
1981 : Le R.C.A. à Plabennec. Le temps des moissons.

Le transfert du R.C.A. de Plouguerneau à Plabennec se fait dans de bonnes conditions, la municipalité de Plabennec apportant son soutien au club. Dans le même temps, de nouveaux clubs de rugby apparaissent dans la région (Le Conquet, Plouzané, Le Relecq, Douarnenez,...) ce qui facilite l'organisation du championnat, améliore les finances et surtout augmente l'impact du rugby dans le Finistère...

Au R.C.A., moins isolé, mieux centré géographiquement, mieux pourvu en installations annexes (vestiaires, douches), le recrutement devient plus facile et du coup, les résultats ne se font pas attendre.

En 1982, le club compte 25 licenciés, mais cette fois-ci tous véritables joueurs, et dès cette date il joue les premiers rôles en promotion.

Dans le fantastique effort fourni par le R.C.A, il nous faut signaler celui accompli dans un premier temps par l'entraineur Roger Delgado soutenu par un bureau efficace composé notamment de R. Marchadour et Ph. Lidou, puis ensuite celui réalisé par le nouvel entraineur H. Averous et le président J.C. Andrieux. Ce travail n'a pas été vain. En 1986, après 10 années de persévérance, le R.C.A. accède enfin à la division supérieure, la division d'Honneur! (voir photo).



L'équipe lère du R.C.A.

Cette montée veut dire à nouveau de longs déplacements, aussi les joueurs ont beaucoup hésité. Cependant, très motivés pour affronter des équipes bien plus fortes que l'an passé, ils ont finalement accepté de franchir le pas.

Signalons tout de suite que la saison 86-87 sera un véritable régal pour le public, avec en particulier la venue du B.U.C. le 8 mars 87 au stade de Kervéguen, le B.U.C. descendant de 3ème division.

L'école de rugby du R.C.A.: un pari sur l'avenir.

Depuis trois ans, le R.C.A. possède également une école de rugby, les seniors ayant bien compris que les jeunes sont l'avenir du club. Parmi eux, nous confiait J.C. Andrieux, Il existe surement de futurs champions. Divisés en plusieurs catégories (poussins, benjamins, minimes et cadets) les jeunes apprennent les règles du rugby, les exigences du jeu collectif, les principaux mécanismes de ce sport. Il s'agit de les préparer et, quand ils sont amenés à rencontrer des équipes adverses, ils ne peuvent pas aller directement au contact.

Là encore le travail à payé sous la forme d'une consécration pour les jeunes et les entraineurs diplomés, R. Bertevas et J.L. Jeanvrain : le titre de champion de Bretagne 1986 pour la formation benjamine de Plabennec. (voir photo).



Des benjamins champions de Bretagne.

L'année qui s'ouvre apporte une plus grande satisfaction encore par l'arrivée de 14 nouveaux jeunes (dont 1 féminine) ce qui permet au club de présenter pour cette nouvelle saison une équipe complète dans chaque catégorie.

Parallèlement au travail effectué au sein de l'école de rugby, les éducateurs sillonnent les écoles de la région pour faire connaître le rugby en Bretagne. Le R.C.A. fait ainsi feu de tout bois pour la promotion de ce sport complet.

Souhaitons longue vie et bonne chance au Rugby Club des Abers.

DE PLABENNEC A WALTENHOFEN A PIED

Faire 1340 Km en courant, de Plabennec à Waltenhofen, en 1986, au l'aube du 21ème siècle! A quoi cela peut-il servir? A rien justement, sinon au plaisir des relayeurs de traverser la France et la Suisse à pied, de réussir à organiser relais et étapes, de revoir Waltenhofen plusieurs années après et d'une autre façon. En dehors de cela, c'et le type même de l'effort inutile. Les vacances ne sont-elles pas faites pour cela?

Le dimanche 20 juillet, à 9 h., c'est le départ du champ de foire. Tous les relayeurs font ensemble les 6 premiers kilomètres jusqu'à Kersaint, accompagnés de quelques autres coureurs, un peu nostalgiques d'ailleurs de devoir s'arrêter sitôt. Il n'y aura plus sur la route à partir de là qu'un seul coureur à la fois (sauf erreurs) jusqu'à Martinzell, à 5 km de Waltenhofen. Pour faciliter les relais, les 13 coureurs étaient répartis en 4 équipes, ce qui devait laisser une certaine liberté (haltes, tourisme) aux équipes avant ou après leur relais. On s'apercevra en fait au fil des jours qu'il est très difficile en voiture de rattraper quelqu'un à pied! En effet, si la 1ère équipe part à 5h. du matin pour courir 60km, puis le 2ème à 9h30 pour 50km, il s'avère que la 3ème qui se lève tranquillement vers 9h, devra boucler petit-déjeuner, toilette, achats éventuels, de 110km sur des routes pas toujours faciles, avant d'arriver au point de relais à 13h. Pas si simple! En dehors de quelques exceptions (voiture en panne), une des grandes satisfactions du relais aura été l'exactitude des différentes équipes à leurs rendez-vous, chacun ayant fait un effort de solidarité afin d'éviter des km supplémentaires aux copains et surtout de ne pas avoir à payer le soir l'apéritif de rigueur.

Les principales péripéties ont surtout été internes aux équipes. On signalera simplement ce relayeur (sans citer de nom) qui s'amusa pendant 1 h à faire des détours dans Tours. C'est lui aussi (toujours pas de nom) qui avait laissé ses papiers à Plabennec et qui passait toutes les frontières en courant, afin d'éviter les questions des douaniers. C'est son équipe également qui avait 2 coureurs en même temps sur la route, après Autun, à 10km l'un de l'autre (lequel était perdu?). Bravo enfin à cet autre coureur perdu tout seul dans Besançon à 9h du soir, sans argent, sans papiers, sans adresse et qui réussit cependant à trouver le centre d'hébergement avant sa voiture d'assistance.

Quelques aventures, donc, mais peu de problèmes physiques. Chaque concurrent a assuré ses relais jusqu'au bout, bien que toute liberté fût laissée à chacun quant aux kilomètres qu'il désirait parcourir le lendemain. Passés les 2ème et 3ème jours, les jambes tournaient toutes seules. Par contre le manque de sommeil commençait à se faire sentir en fin de semaine, mais il n'a pas écourté pour autant la première soirée allemande.

En dehors de ces quelques péripéties, chacun gardera en lui les images de ses propres relais : courir 15km le long de la Loire à 6h du matin, au moment où la brume se lève, monter un col de 10km dans le Morvan, dans la nuit à 10h du soir, accompagné par le chant des sauterelles... Ce sont des moments où l'on arrive à oublier que l'on court.

Après une étape de 250km le vendredi, qui vit quelqu'un sur la route de 2h du matin à 23h le soir, l'équipe arriva à Martinzell vers 16h30 le samedi 26. Les 5 derniers kilomètres seront faits en commun avec quelques autres plabennecois arrivés en voiture.

A 17h comme prévu, les coureurs firent leur éntrée à Waltenhofen, où ils furent discrètement accueillis par quelques jeunes... Plabennecois. Les plus déçus furent ceux qui durant la semaine, en courant sous le chaud soleil, avaient osé espérer qu'une bonne bière fraîche les attendrait à l'arrivée. Beaucoup d'entre nous avaient et ont toujours la naïveté de croire qu'un tel geste peut pourtant marquer, autant que médailles et discours, les liens entre Waltenhofen et Plabennec.



Arrivée des coureurs à Waltenhofen

Tous les participants gardent cepandant un très bon souvenir de ce périple d'une semaine à travers la France, la Suisse et l'Allemagne, y compris les deux cyclistes qui firent une centaine de kilomètres par jour. Les accompagnateurs auront pu également en route, connaître les charmes de Pontivy, la vallée de la Loire, les Hospices de Beaune, les chutes du Rhin à Schaffhausen et les Alpes Bavaroises.

A la croisée du pays de Galles et de la Bretagne : PLABENNEC et LAMPETER

Les premiers contacts officiels ont eu lieu en octobre 84 puis en avril 85 entre Plabennec et la région de Lampeter.

Depuis ce temps, qu'en est-il de l'interêt réciproque des deux pays ?

- Des échanges réguliers entre les écoles, soutenus par des enseignants et des familles des deux régions.

- Un échange des maisons pendant les vacances et d'autres possibles dans l'avenir.

- Des visites réciproques en mai, juillet, septembre puis

octobre 1986.

En effet, en septembre dernier, un couple de retraités gallois, Rice et Yvonne, est venu passer une semaine à Plabennec. Ce fut très court pour découvrir la commune, rencontrer des plabennecois, s'initier à la langue et la culture bretonnes, s'associer aux pétanqueurs, apprécier la cuisine, explorer les côtes de ses ports. Ce fut si court qu'ils espèrent bien revenir quand ils auront partagé leurs découvertes avec leurs amis gallois.

Et à nous d'aller là bas, disent-ils! Avis à ceux qui veulent découvrir une belle région, apprendre ou se perfectionner en anglais, voire en gallois! ou encore découvrir un art de vivre chaleureux, ou simplement apprécier une bonne bière ou un bon whisky!

Le Centre Culturel Breton de Plouvien : Skolig-Al-Louarn

Me a red, te a red. en a red. hi a Red!...
Redeg! Galoupad! ha buan c'hoaz... Warlerh ar
boued, warlerh al labour, warlerh an arhant, warlerh ar blijadur. Hag evid rei plas d'an dud o redeg,
e ranker, aliez, tenna diwar o hent, ar pez a vir outo
da redeg heb ehan: ar re goz, ar re glan, ar re
vihan... ar re varo zoken kaset hirio pell ouz an ilizou, leh m'edo kouskoude, o flas, dreist oll er vro-

mañ, bro ar Gelted.

Ar zevenadur ive, evel an dud, a zo hirio dalhet er c'hloz, e tiez braz, anvet KREIZENNOU. Eur pehed toull-bac'ha ar zevenadur. Rag plas ar zevenadur n'ema ket etre peder voger; plas ar zevenadur a zo e spered hag e kalon au dud... Rag tud ar vro-mañ o-deus eur yez, eun doare beza, eun doare beva... eur binvidiguez hag a deu euz donder ar c'hanvedou. Hag ar binvidigez-se on-neus da rei d'on tro, d'ar re a deu war on lerh. Evel ma skriv Anjela Duval.

«TORFED EO TERRI AR JADENN».

setu on-neus savet ive eur greizenn sevenadurel e Plouvien evel ar re all... SKOLIG-AL-LOUARN he ano.

Le centre Culturel breton de Plouvien à peine deux ans d'existence. Son nom est déjà tout un programme : SKOLIG-AL-LOUARN, la petite école du Renard. Traduisez : «l'école buissonnière», là où l'on apprend autant et même plus que dans l'école traditionnelle, et fréquentée aussi bien par les adultes (on apprend à tout âge !) que par les enfants.

Ce Centre occupe six salles du vieux presbytère

et comporte :

- Une bibliothèque pour adultes et pour enfants, avec revues, livres, documents en français et en breton, que l'on peut consulter sur place en emprunter. Si les adultes ne s'y bousculent pas, quarante enfants viennent, chaque semaine, emprunter un livre de lecture en breton. Devant ce succès, nous envisageons de mettre bientôt en place une bibliothèque ambulante pour les enfants des écoles de Plabennec, Ploudamezeau, Porpoder...

- une ludothèque avec de nombreux jeux individuels et de société... l'objectif étant, par ces jeux, de rendre plus attrayant l'apprentissage du breton.

- une salle où sont exposés panneaux et livres, sur un thème déterminé et variable : actuellement le thème est l'origine de la Bretagne et de la langue bretonne, depuis les hommes des mégalithes jusqu'aux bretons en passant par les Celtes.

- une salle de ventes : livres, revues, disques,

cassettes...

- deux salles aménagées en musée local. L'une expose des objets familiers de l'intérieur breton, avec un coin réservé au lait «kramb al leaz». L'autre «Kramb al labour douar» contien de nombreux outils agricoles.

L'objectif de skolig-al-louarn n'est pas d'enfermer la culture entre quatre murs, mais au contraire d'éveiller les gens à cette culture qu'ils portent en eux,

et qu'ils ont à transmettre... une culture au service des hommes, et non pas une quelconque formalisation culturelle, indépendante de la réalité humaine. Car «la culture est l'arme nécessaire de développement» (R.Buron). En étouffant la culture bretonne, n'a-t-on pas appauvri les capacités créatrices des Bretons ?. Il nous faur remettre en question cet appauvrissement jusqu'ici accepté, destructeur de dynamisme, résultat du placage trop brutal d'une culture extérieur formalisée. Nousdevaons retrouver pleinement notre identité et en faire l'arme, la condition de notre développement total. Pourrons nous encore nous mobiliser pour la défense de notre existence, de notre dignité, à partir de mode de vie et d'expression que nous saurons inventer en prenant appui sur nos traditions? C'est la question que voudrait poser Skoligal-louarn. Il ne s'agit pas de retour au passé mais bien de CHANGEMENT, de PROGRES, condition de DEVELOPPEMENT. Mais changer en perdant son IDENTITE, ce n'est pas changer c'est se décomposer, c'est disparaître.

SI LES CULTURES SONT AUTHENTIQUES, EXPRIMANT VRAIMENT L'HOMME, ON PERD DU TEMPS A LES NIER DANS LE PASSAGE VERS LA SCIENCE ET LA TECHNIQUES, DANS LE PASSAGE DU SOUS-DEVELOPPEMENT AU DEVELOPPEMENT.

Or, il existe une culture bretonne authentique, qui exprime vraiment l'homme breton... une culture bretonne faite d'un passé partagé, faite de mentalités, de sensibilités accordées à un cadre de vie particulier, de comportements collectifs originaux, reconnus de tous faite de modes d'expression encore vivants, d'une langue toujours présente, même si elle n'est plus le privilège que d'une minorité. Encore existe-t-il aussi, une façon de parler Breton en français.

C'est cette culture que Skolig-al-louarn se donne le terrible objectif d'inculquer aux enfants et de réveiller chez les adultes.

Skolig-al-louarn a déjà été visité par des personnes venant parfois de loin : Paris, Nantes, Rennes, Quimper...

Nous aimerions que les écoles aussi tant privées que publiques viennent bénéficier du trésor culturel

du Centre.

Enfin nous lançons un appel à tous ceux qui pourraient nous aider à développer le centre, et particulièrement le musée. Plusieurs faimmes ont déjà fait un geste et nous tenons à remercier particulièrement Monsieur Yves Treguier, à qui nous devons la plupart des objets de «Kramb al labour douar». Si chaque lecteur d'AR C'HORN BOUD nous apportait un objet, un vieil objet, un seul, si petit soit-il, le centre serait encore plus intéressant, et serait davantage le centre de tous. Il y a des vieux livres, des revues, des journaux que vous ne regardez plus et qui auraient leur place ici. Il y a des vieux objets à traîner et à encombrer vos greniers ou vos granges... Skolig-allouarn sera pour vous et la région ce qui vous vou-

drez bien le faire. Bennoz Doue!
Anna-Vari ARZUR

UN BOL D'AIR JURASSIEN POUR L'A.S. PLOUVIEN

Par le biais de Michel Vautrot, arbitre international et ami du club, l'A.S. Plouvien a fait paraître dans les revues foot-ballistiques de Franche-Comté une annonce ainsi formulée : «Qui veut d'un rapprochement sportif avec Plouvien ?». Début janvier 1985, l'Union Sportive de Chaux des Prés répondait favorablement à notre appel.

Le club de Chaud des prés existe depuis 1927 et regroupe les habitants de plusieurs communes : Prénovel, Les Piards, La Grande-Rivière, La Rixouse, Château des Prés et Chaux des Prés où se trouvent les installations sportives, terrain et salle de sport.

Ces communes, qui comptent chacune en moyenne une population de 200 habitants, font partie du canton de St Laurent en Grandvaux, qui s'étale sur le plateau de Grandvaux (département du Jura). Chaux des Prés se trouve à 22 km de St Claude (sous préfecture), à 30 km de la station des Rousses (ski alpin) et à 35km de la suisse. Le plateau de Granvaux est renommé pour être la Sibérie Française et pourtant ce n'est qu'à 950m d'altitude. En hiver les gens y sont cloitrés : les jeunes sont employés dans les scieries (en raisons des vastes forêts), le tourisme (moniteurs de ski au centre d'accueil par ex.), l'artisanat (fabrication d'objets en bois surtout) et la lunetterie. En été, la plupart des gens qui vivent du ski l'hiver travaillent comme bûcherons, les forêts constituent des sources importantes de revenu pour les communes.

Après quelques échanges de courrier et de communications téléphoniques, l'A.S.P. se déplace en force au plateau de Grandvaux : 58 personnes à Noël et 56 en février. Lors du premier voyage, le club s'est même payé le luxe de prévenir tout le Jura de son arrivée par l'intermédiaire de la télévision locale qui jugea le projet suffisamment interressant pour en parler dans son journal télévisé régional. Nous avons été hébergés dans une ancienne ferme jurassienne rénovée appelée «la colonie de Trémontagne».

Nos visites furent des succès. Les sportifs et les amis de Chaux des Prés ont répondu présent lors de nos soirées. Il faut dire qu'à chaque voyage, nous avions prévu dans nos bagages de quoi faire un bon Kig ha farz. En retour, les jurassiens nous ont offert

deux belles soirées... raclette!

A Noël, le manque de neige a été compensé par un superbe réveillon qui restera surement gravé dans les mémoires. Cette première équipe, bien amenée par la joyeuse bande des «Gribus» a quand même pu skier durant 3 après-midi. Au séjour de février, la neige était à la porte et les amateurs de ski furent

Outre le ski, des visites furent organisées à chaque voyage : fabrique de pipes à St Claude, artisanat d'Ivoire, bois et fromagerie. Des soirées de football en salle animèrent les vaillants supporters. les premiers pas sont fait : «l'amitié est liée».

En août dernier ce fut à notre tour de les accueillir. Ils étaient 55. Leur hébergement s'est fait à l'école 14

Ste Bernadette. La soirée d'accueil eut lieu le lundi après une rencontre de foot-ball. Le conseil municipal ainsi que des représentants de chaque association «vivante» furent invités. Le mercredi soir, nos amis jurassiens nous ont fait déguster le vin d'Arbois. Le jeudi soir nous remettions cela pour un cochon grillé.

Malgré le crachin breton, les jurassiens ont quand même pû visiter notre région : journée à Ouessant, matinée à la S.I.L.L., après-midi à Brest où ils firent la visite d'un bateau (l'Aconit) et du port de commerce, sans oublier les visites nocturnes commentées

à la boulangerie industrielle de Plouvien.

Le séjour en Bretagne pour nos amis jurassiens ne pouvait mieux se terminer que par un match, celui que opposa Brest à Marseille. Quelle aubaine ! Ils s'en allèrent sitôt après, contents de leur séjour, avec la ferme résolution de revenir bientôt.

Cette année d'échanges nous conduira peut-être vers un jumelage proprement dit de Plouvien avec le plateau du Grandvaux. Pour l'instant, l'heure est à la préparation des futurs voyages dans le Jura.

Prévisions 86-87.

NOEL 86 : du 21 au 28 (départ le 20 et retour le 28)

Prix du séjour :

Hébergement, transport, skis (de fond), assurances et un petit déjeuner compris.

1150 Fcs ... aduldes et enfants au-dessus de 10

ans.

960 Fcs ... enfants de 6 à 9 ans. 765 Fcs ... enfants de 2 à 5 ans.

FEVRIER 87 : du 15 au 22 (départ le 14 et retour le 22)

Prix du séjour : Les mêmes closes qu'à Noël.

1280 Fcs ... adultes et enfatns de plus de 10 ans.

1000 Fcs ... enfants de 6 à 9 ans. 810 Fcs ... enfants de 2 à 5 ans.

Pour de plus amples renseignements et inscriptions, téléphoner au 98.40.91.14 (Bergot J.M.) ou au 98.40.93.29; (Bronsard C.)



Les sportifs après une rencontre lors du séjour de Noël dans la salle de sports de Chaux des Prés.

DIWAR-BENN AN DOARE D'EN EM ZELC'HER EN ILIZ, 40 VLOAZ 'ZO

Douget eo bet atao an dud deut eun tammig en oad da rebech d'ar re yaouank n'int ket ken savet mad ha ken deread ha n'eo dleet, ken sentus ha ken doujus ha n'edont ind-i p'edont yaouank. Marteze... Pep hini a vev gand e amzer, hag an amzer a-vremañ n'eo ket an amzer wechall; na falloc'h, na gwelloc'h, disheñvel... Ouzpenn-ze n'int ket atao ken direbech-se o unan ; da vihanna, e Plabenneg, (hag e lec'h all ive sur mad), ar veleien a gave abeg e lod anezo; bez e yoa «goazed» (ne 'z eus ket ano dac'h ar merc'hed : furroc'h e oant moarvad...) a en em zalc'he mad kenan en Iliz epad an offisou, dreist oll ar re a yoa e kreiz an Iliz», med bez e you ive re all ha ne ouient ket en em zelc'her : chikerien butun, krencherien, ailhouned astennet war ar beziou, tud o c'hlabousat epad an offisou, set 'aze ar pez a veze kavet e Iliz Plabenneg, eun 70 vloaz bennag a zo.

...«Eun donjer eo kaout ama hag ahont evel pla-

kenajou dour anvoëz!

Ar chikat n'eo ket mad morse, breina ra an dent, lakat a ra eur flear pounner gand an alan ; noazus eo d'ar yec'hed ha kaoz a vez aliez ma teu peultriner ar re yaouank a gemer ar voazamant fall-ze, a

zo da dol a gostez evel an evaj.

Na ziskuezont ket kaout kals a respet evit ty Doue ar re a chik en Iliz. Krenchat ken nebeut n'eo ket mad ive; ar c'hrench a zo aliez en he douez loustoni euz diabars an den, ha kaoz a vez ar c'hrenchse deuz meur a glenved. Setu perag e velit skrivet a gleiz hag a zeo: na grenchit ket er zal, en train, en ty.

M'ho peuz ezom krenchat, n'eo ket dare deoc'h ober lounka, d'ar re all ezen fall o tiabarz : eur mouchouer godel ho peuz, n'eo ket ebken evit ar fri, mez ive evit reseo ar c'hrench.

Evelse e viot kempen ha devead»

...«Plassou zo en Iliz ha na en em zelc'her ket, siouas, wall vad enno epad an ofisou : e kichen ar sekreteri avechou, epad an oferen vintin dreist oll ; vardro ar gador brezeg e kostez ar bourg e c'hrosmoler ive dreist pep tra diouz ar mintin pa vez an dud o tont pe o vont da gomunia ; mez ar gaozerien vrassa a zo eleac'h ema ar bankou, e tu ar presbytal. Eno e vez beb sul eun tam penn skañv benag o trouzal hag o chaogal. Ar re glañv a zo dispanset deuz an oferenn, hag ar re-ma m'ho deuz kement-se a zrelon en ho zeod a c'hell chom er gear. D'ober petra dont evelse d'an Ilizou ? Guelloc'h e vije chom er gear pe e leac'h all da ridellat ho istoriou goullo... Ma vez ranket lemmel ar bankou ze deuz eno, e vezo great».

...Avechou all, e kerz an hanv, e kaver eun nebeut all a lampouned er meaz an Iliz epad an oferen, azezet pe memeuz gourvezet var ar beziou, evel al leou bian e Sant-Languiz pe e penn ti ar bureau butun, d'al lun vintin, o c'hortoz ar gigerien da

dremen

An aillouned-ma n'ho deuz oferen ebet, ken nebeut m'ho deuz ar re a dremen an offis o kaozeal en Iliz.

N'eo kuir 'ta, eo poënt ha tremen poënt skour-

jeza ar rummou kristenien fall-ze?...»

Da rebech o-deus ive ar veleien d'ar re a jom, araog dimezi, re bell da c'haloupat bro :

«ar pez a zo da lavaret eo, goude ar veladen arabad chom re bell da redet bro. Dindan teir zizun, evit ar pella, grit an eured. Eur c'hiz fall eo mont evelse beb sul da c'haloupat an eil parrez d'eben. Grit mad ho sonj, ha neuze na zaleït ket : an traou buan en dro!»



EN BREF... EN BREF... EN BREF...

Le 1er mai 1955 : La fête de la lumière à Plabennec.

Voici le compte-rendu de cette fête qui s'est déroulée le 1 er mai 1955 et non 1954 comme il l'avait été indiqué dans le N° 2 :

«Le 1er mai, Plabennec fêtait la fin des travaux d'électrification de la commune. Une telle réalisation méritait une manifestation à la dimension de l'effort accompli par M. le Maire et la municipalité.

Préparée de longue date, elle s'annonçait comme un triomphe : Tout Plabennec en parlait et travaillait à son succès. La veille, toute la jeunesse de la campagne s'affairait, dans une saine émulation, à la construction du char qui, le lendemain, devait représenter le quartier dans le grand défilé prévu : celui-ci devait célebrer les bienfaits que la «Fée électrique» apportait dans la vie du village et dans la vie de chacun.

«Le lendemain fut une véritale inondation : Les fronts s'assombrissaient à mesure que la journée s'avançait et que la pluie tombait, inlassable et drue...

«Qu'importe! Un programme était prévu : il fut suivi. Mr le curé chanta la grand'messe dans l'église illuminée pour la circonstance...

«L'après-midi eut lieu la bénédiction des transformateurs... sous la pluie ; le défilé eut lieu... sous la pluie ; M. le Curé bénit solennellement le poste N° 13 (celui des Castors) que l'on venait d'inaugurer en présence de M. Colin, député, de M. le souspréfet de Brest, de M. de Pouliquet, conseiller général... toujours sous la pluie!

«Tout était fini... et la pluie cessa : Le soleil, qui semblait fâché depuis le matin que l'on fête ainsi l'électricité, sa concurrente, reparut enfin. Le soir, le clocher et l'église furent illuminés et, pour la joie des petits et des grands, on tira un merveilleux feu d'artifice».

Notre paroisse Juin 1955

Plabennec dans les guerres napoléoniennes

Dans le N° 2 nous avons cité les noms des jeunes de Plouvien décédés au cours des guerres napoléoniennes. Voici ceux de Plabennec ; plusieurs sont morts dans la péninsule ibérique (Espagne ; Portugal) :

1806:

Yves Treguer effectuait son Service Militaire dans l'armée d'Italie quand il fut blessé. Il mourut des suites de ses blessures à l'hôpital militaire de Padoue (Italie) le 21 mars 1806.

1809 :

Charles François Le Bris, fils de Jérome Le Bris et Marie L'Hostis originaire de Plouvien, grenadier à la 1ère compagnie du 116ème régiment d'infanterie, est décédé à Sarragosse (Espagne), le 14 février 1809 à 4h du matin, des suites de plusieurs blessures reçues au siège de la ville.

Ténénan Hamon, fils de Ténénan Hamon et Marie-Anne Morvan, chasseur à la 2ème compagnie du 2ème bataillon de la 2ème Légion, est décédé à l'hôpital des Récollets de Pampelune, le 23 mars 1809, par suite de fièvres. Il était né le 31 juillet 1789.

Yves Cosden, engagé dans d'Allemagne où il remplissait les fonctions de voltigeur au 72ème régiment de ligne, 2ème bataillon, fut atteint de fièvres au mois d'août 1809. Il entra à l'hôpital Civil Universel de Vienne le 4 août et y mourut après une longue agonie le 11 septembre 1809.

1810:

François Boucher, né le 1er novembre 1790, fils de Jean Boucher et Jeanne Charetteur, fusillier au 3ème bataillon, 2ème compagnie, 14ème régiment de l'armée d'Espagne, est mort par suite de fièvres à l'hôpital militaire de Saragosse (Espagne) le 11 avril 1810.

François Gouez, engagé dans l'armée du Portugal, fusillier à la 3ème compagnie, 3ème bataillon, 69ème régiment, est mort par suite de fièvres au bivouac en avant de la ville de Tondela (Portugal), le 25 septembre 1810.

1811:

Jean Quidelleur, célibataire, fils de Gabriel Quidelleur et Jeanne Vénoden, engagé, fusillier à la 4ème Compagnie, 4ème bataillon du régiment des fusilliers chasseurs de la Garde Impériale, a été touché sur le champ de bataille d'Arvalan (Espagne) et est mort des suites de ses blessures, le 25 mai 1811.

1812

François Balanant, fusillier au 121ème régiment de ligne, 4ème bataillon, 1ère compagnie de l'armée d'Arragon fut atteint de phtisie pulmonaire et entra à l'hôpital de Castillon de la plana (Espagne) où il mourut le 7 juin 1812.

Tous les conscrits n'avaient pas l'âme des héros ; tous ne désiraient pas mourir aux champs d'honneur d'Austerlitz ou d'ailleurs. Les désertions furent nombreuses en Bretagne. A Plabennec on en trouve quelque cas, ce qui d'ailleurs posa des problèmes à la municipalité:

En 1807 , J. Rochart, garde-côte, a déserté et à été condammé (à quoi nous ne le savons pas).

En 1808, deux conscrits, J.Menez et P.Keraudy, refusent de se rendre aux armées. La garnison vient les chercher à Plabennec et, comme cela se faisait dans de telles situation, elle demande à être logée chez les parents des déserteurs. Or, ceux-ci sont mendiants et ne peuvent nourrir les soldats. La commune ne supporta les frais de recherche.

En 1810, un autre conscrit de Plabennec déserte. La garnison vient une nouvelle fois à Plabennec. Cette fois encore, les parents du déserteur sont mendiants. La garnison s'installe alors à l'auberge de Gabriel Plougerné, le temps des recherches. L'aubergiste se voit obligé de nourrir et loger pendant plusieurs jours un caporal et plusieurs soldats. Le 13 mai 1810 il vient se plaindre à la municipalité, du manque à gagner qu'occasionne cette réquisition. La mairie s'engage alors à payer tous les frais de recherche.

Aubergistes, ne servez plus après... l'angélus!

A la suite d'abus constatés dans leur commune, les conseillers municipaux de Plabennec, amenés par Jean Jestin maire, prirent le 26 brumaire an 14 (1806), la décision suivante :

«Les personnes prises en état d'ivresse dans les rues seront arrêtées et jugées.

«Les cabaretiers ne doivent plus recevoir de monde à la tombée de la nuit, sauf les étrangers à la commune, munie d'un passe-port, qui sollicitent le logement».

«A l'angélus, les cabaretiers et aubergistes doivent faire évacuer les auberges».

Et attention aux contrevenants, 3 commissaires étaient chargés de faire exécuter la loi et prendre des sanctions. On ne plaisante pas!

Le vin au secours des finances municipales.

La vente d'alcool à quand même du bon. En l'an 14 toujours, les recettes du budget communal s'élevaient à 1832 francs, dont 1148 francs d'octroi, c'est à dire de droits perçus par la commune sur les ventes... d'alcool!

Le cinéma, agent de... démoralisation !

On dit souvent aujourd'hui que plusieurs films passant à la télévision ou au cinéma, portent atteinte aux bonnes mœurs. Eh bien! ça ne date pas d'aujourd'hui; en témoigne cet arrête du maire de Plabennec, pris le 23 septembre 1922:

«Considérant que certains théatres, spectacles et en particulier cinéma, sont devenus l'un des plus beaux agents de démoralisation de notre époque; qu'il est incontestable que le progrès du cinéma principalement a correspondu à une recrudescence de la criminalité juvénile et que le nombre des jeunes bandits qui ont pris au cinéma l'idée première de leurs exploits, est considérable...

«Arrête: Aucune reproduction, par le théatre, cinématographe ou autres procédés, de toutes scènes d'assassinats, meurtres, vols, sabotages, de tous faits contraire aux bonnes mœurs, ne sera autorisé dans la commune». Qu'on se le dise !

Population de nos communes en 1836.

Plabennec	: 3540
Plouvien	: 2400
Bourg-Blanc	: 1868
Kersaint	: 808
Le Drennec	: 614

Meurtre à Plouvien

UNE HISTOIRE D'EMPOISONNEMENT A PLOUVIEN EN 1805

Le 22 plouviôse an XIII (janvier 1805), Yves M. de Balanant vint se plaindre au maire Pierre Gouanec et à son adjoint François-Marie Kerboull «que Marie B. sa femme avait l'intention de l'assassiner et que pour mieux préméditer son crime elle avait dans la nuit de hier au soir caché sous le chevet de son lit une faucille, et quand elle à cru que je dormais, elle a tiré ladite faucille, alors je me suis jetté au bas du lit pour parer le coup et je me suis desuit sortie du lit». Des parents, interrogés par le maire, indiquent «que leur frère et my frère s'était plein plusieurs fois qu'il était en risque de sa vie que sa femme le maltraitait et menaçait de lui oter la vie». Des voisins aussi témoignent qu'elle «l'a menacé à plusieurs reprises de l'assassiner avec une fourche en ferre»*.

Une dizaine de jours plus tard, le maire et son adjoint, à qui on a signalé la mort subite d'Yves M. font venir le sieur Jartel, officier de santé à Lannilis, pour déterminer la cause la mort. Voici un extrait du procès-verbal : «Pierre Jartel officier de santé diplomatisé demeurant au canton de Lannilis certifie que d'après le réquisitoire du maire et adjoint de la commune de Plouvien m'être transporté au village de Balannant accompaigné des requerans, où j'ai trouvé un cadavre mort depuis trante heures, suivant la déclaration du maire et adjoint. Dans l'examen extérieure je n'ai trouvé aucun signe de mort, procédant l'ouverture de la poitrine les viscères contenue n'offraient encore rien d'extraordinaire passant en sus à l'estomac, j'ai trouvé les parois moirâtre et brullé et tout le fond de cette poche cauthérisée au point que l'instrument avait peine d'inciser cette membrane. Le tube intestinal étoit de la même couleure que l'estomac, d'après mes recherches et mon exposé la mort de l'homme ci mentionné a été occationée par un remède violent et très actif, telle qu'une dissolution de pierre infernal ou autre costhique de pareille nature vut la couleure et la nature de l'escare au fond de l'estomac ci dessus mentionné».

Les comptes-rendus des conseils municipaux de cette époque n'indiquent pas la suite qui fut donnée à cette histoire.

^{*} et demandant «qu'il soit disposée de cette mauvaise femme qui d'ailleur ne jouis pas d'une bonne réputation»

SUR LA TRACE DE NOS ORIGINES : RECHERCHES SUR LA PREHISTOIRE ET L'HISTOIRE ANCIENNE DE PLABENNEC.

Dans les premiers numéros d'Ar C'horn-Boud, nous nous avons présenté deux articles sur des sites anciens de notre région, peu spectaculaires sans doute mais néanmoins intéressants : le tumulus de l'âge du bronze de Ravéan en Plabennec et le trésor monétaire lié au site gallo-romain de Kergonc en Bourg-Blanc. Quand nous avons lancé cette rubrique Patrimoine, nous espérions ainsi vous intéresser et vous sensibiliser à ce qui a existé chez nous à des périodes reculées. Maintenant, nous pensons qu'il serait sans doute plus profitable encore de vous faire participer activement à la recherche et à la protection de notre patrimoine. L'association Kroaz-Hent s'occupe depuis 10 ans de la recherche en préhistoire et histoire ancienne de Plabennec et il est temps de faire le point sur ce qui est connu désormais des époques anciennes de Plabennec. Nous allons à partir du N ° 4 publier différents articles consacrés chacun à une époque particulière : Mésolithique-Néolithique ; Age du Bronze ; Age du fer ou période celtique ; époque gallo-romaine; immigration et implantation bretonne ; Haut Moyen-Äge et Moyen-Age.

Auparavant, nous voulons vous expliquer comment nous nous y sommes pris pour rechercher les traces de notre passé lointain, les difficultés rencontrées et pourquoi désormais nous avons besoin de l'aide de toute la population pour progresser dans nos con-

naissance sur ce sujet.

I Les sources anciennes de l'Histoire de Plabennec.

Jusques dans les années 1975-1976, nos connaissances en Histoire de Plabennec et surtout en Histoire ancienne étaient des plus sommaires. Si l'on fait le point sur ce qui, à cette date, avait déjà été reconnu et indiqué dans différents ouvrages, nous trouvons le menhir de Prat-Ledan, les tumulus de Ravean, Ros ar Vern, Kerangueven et Kerautret, les sites et trésors monétaires gallo-romains de Moguerou, Kerallien, et l'Ormeau, les sites médiévaux de Lezkelen et de la Motte. Tous ces sites sont plus ou moins décrits dans un ouvrage paru en 1918 : «Buez Sant Ténénan hag istor Plabennec» rédigé par l'abbé le Jeune. A ces renseignements déjà anciens, il fallait ajouter les comptes rendus de la fouille effectuée dans le souterrain celtique découvert à Kermoysan vers 1970. Pour une commune de 5000 hectares, il faut reconnaître que cela faisait bien peu et une constatation s'impo-sait : la Préhistoire et l'Histoire de Plabennec restaient encore à explorer et à écrire. Mais, tous ceux qui s'y intéressaient pouvaient à juste titre se demander comment s'y prendre dans une région où le paysage avait été profondément transformě du fait de lá měcanisation de l'agriculture depuis le début du siècle et surtout du fait du remembrement des années 1970 ? Comment procéder dans un pays où les vestiges apparents (buttes, murs, ruines diverses) étaient deve-nus très rares ? Il aurait fallu pour pouvoir avancer connaître une nouvelle méthode, de nouvelles clefs permettant d'ouvrir les portes du passé.

Il Les apports de la toponymie et de la toponymie.

Ces clefs, ce fut Job Irien, appelé à Plabennec pour fouiller le site médiéval de Lezquelen, qui nous les a apporté. En travaillant sur l'archéologie et l'histoire, Job avait eu vent des travaux des spécialistes en toponymie (étude des noms de lieux, de villages) et microtoponymie (étude des noms de champs). Citons notemment parmi ces spécialistes, le chanoine Falc'hun de Bourg-Blanc et Bernard Tanguy, attaché à l'Université de Brest. Leurs travaux lui avaient permis de comprendre tout l'intérêt de l'étude des noms de lieux pour l'Histoire. Expliquons un peu plus : Nos villages ne portent pas tous le même nom. Les noms ont des significations différents. Prenons deux exemples : «Kergreac'h» sur la route de Locbrévalaire et «Pen ar c'hoat» sur la route de Lesneven. Le premier signifie «le village de la hauteur ou de la colline» et le second «le bout du bois». Pour le premier village, le nom s'explique très bien ; «Kergreac'h» est adossé à une colline. En ce qui concerne le second village, on cherche désespérément le bois dont le village est censé être le bout. A peu de distance de «Pen ar c'hoat», de l'autre côté de la route de Lesneven, on trouve un village nommé «Kergoadou», le «village des bois». Ici encore on cherche en vain les bois. C'est qu'en fait, les noms de ces deux derniers villages ne font que décrire une situation qui existait autrefois. Quand les villages furent construits, ils étaient environnés de bois. Depuis, ces bois ont disparu. Ainsi, les noms de villages nous donnent un aperçu du paysage qui existait plusieurs siècles avant nous. On peut alors en repèrant tous les villages composés du mot «bois» tenter une reconstitution de l'ancien tissus forestier de la commune.

Autre chose ; certains villages de Plabennec portent des noms de nonuments ou indiquent une occupation ancienne. C'est le cas de «Moguerou». Quelle peut-être la signification du nom de ce village situé à la limite de Plouvien ? En français, cela nous donne «les murs», mais pourquoi donner à un village le nom de «murs» et de quels sortes de murs s'agit-il? Avant le remembrement, plusieurs talus de ce village étaient en fait des murs caractéristique de l'époque galloromaine. Les conducteurs de bulldozers du remembrement se souviennent encore de leur destruction. En 1976, la sécheresse fit apparaître dans le village les fondations de grands bâtiments et, maintenant encore, si les structures apparentes ont disparu, les champs sont parsemés de débris de tuiles et de poteries gallo-romaines. On y trouve même des restes de ciment romain (composé de petits morceaux de tuile) et, ce qui est relativement rare, des fragments de fresques murales. Il est clair que le nom «Moguerou» indique l'emplacement d'anciens bâtiments de l'époque gallo-romaine. De l'autre côté de Plabennec, vers Kersaint, existe un village nommé «Cozmoguerou». Le nom est un peu particulier. Il signifie «les vieux murs» et l'adjectif «coz» (vieux) est placé avec le nom. Cette façon de placer l'adjectif avant le nom n'existe qu'en vieux breton. Elle n'existait plus après le Moyen-Age. Il y avait donc de fortes chances qu'en cet endroit on trouva des traces d'occupation très anciennes, même si les ruines n'y étaient plus apparentes. Une visite sur le terrain permet en effet de retrouver de multiples morceaux de tuile, de brique, et des fragments de poteries fabriquées à Lezoux (Gaule) datant du début de l'ère chrétienne.

Passons maintenant aux noms en «Lez» ; ils sont nombreux chez nous. Ils signifient «Cour», dans le sens de cour de château, de place fortifiée. Le mot disparaît de la langue bretonne au cours du Moyen-Age et il est remplacé par «Mouden» et «Quinquis». On a donc pour les villages en «Lez» une origine très ancienne, le Haut

Moyen-Age.

Nous n'allons pas dans cette introduction passer en revue tous les noms de village; retenons pour le moment que tous n'ont pas le même âge. Certains sont apparus plus tôt que d'autres, certains indiquent des sites occupés par des hommes depuis très longtemps, d'autres n'indiquent qu'une position géographique particulière (Kergreac'h; Traon-bihan; Kergoat;...). L'étude de ces noms de lieu peut nous permettre de mieux comprendre comment et à quelle époque s'est réalisé le peuplement de notre pays.

Job Irien nous proposa donc de vérifier si les villages ayant des noms portant des indications historiques (Moguerou, Cosquer, Voudenn...), portaient réellement des traces anciennes susceptibles d'éclairer notre Histoire. Pour complèter cette enquête, il nous demanda d'étendre cette vérification à tous les noms de champs portant les mêmes indications historiques. N'oublions pas en effet, qu'avant le remembrement, tous les champs portaient un nom particulier. Ces noms étaient tous écrits sur les Etats de sections de l'ancien cadastre de Plabennec. Aidé et conseillé par Bernard Tanguy du C.R.B.C. Job Dressa une liste des noms les plus intéressants pour nous.

Voici quelques uns des noms intéressants, pour l'Histoire et la Préhistoire, que l'on rencontre fréquemment sur nos cadastres :

: butte Kastel : Chateau Dorguen Menhir : menhir Moguer (ou) : mur Moudenn : motte Hent : route lliz : église Quinquis : motte : Chapelle Cosquer : Vieille demeure Chapel Roudouz : Gué, passage Maner : Manoir Kroaz : Croix Pont : pont

Kroaz : Croix Pont : pont Lez : Chateau Coz : vieux Feunteun : Fontaine Meur : grand

Citons également tous les noms en «Lan» (ermitage) qu'il ne faut pas confondre avec «Lann» (Lande). ; tous les noms en bois, forêt, ou arbres ; les noms en «bod» (clairière) ; en «mein» (pierre) ; en saints (Sant Erep, Sant Tadec,...)

Notre premier travail a donc été de dépouiller les Etats de section du plus vieux cadastre de Plabennec, celui de 1830. Nous avons également fouillé les Etats de sections des cadastres de Kersaint et du Drennec qui, au cours du Moyen-Age faisaient encore partie de la grande paroisse de Plabennec, notée «Plouabennec» (la paroisse d'Abennec) vers 1200. Ce travail allait s'avérer fastidieux. Imaginez plutôt : la commune de Plabennec a elle seule, forte de 5200 hectares en 1830, contenait plus de 12000 champs portant tous un nom particulier! Le dépouillement effectué, il fallut reporter les noms sur les plans cadastraux pour bien situer les villages et les champs. Ceci fait, il restait encore à reporter le cadastre de 1830 sur les nouveaux plans cadastraux puis sur les cartes au 25.000ème plus facilement transportables. Après plusieurs mois de travail, nous étions enfin prêts à nous rendre sur le terrain pour vérifier si dans les «Parc ar cosquer» on trouvait effectivement des traces de vieux bâtiments, si dans les «parc an dorguen» on apercevait des buttes, des tumulus ou des mottes féodales, etc..

IV a vous de jouer.

Si la toponymie nous aide à connaître certains sites disparus, elle n'indique cependant pas tout. Certains objets particuliers (stèles ; haches ; silex par ex.) ne sont jamais signalés par les noms de champs. De plus, lors de nos visites sur le terrain nous avons rencontré des agriculteurs qui nous ont signalé des vestiges anciens dans des champs dont les noms n'étaient pas significatifs. A titre d'exemple, signalons la découverte du site gallo-romain de Kerautret. Ayant, sur

le cadastre, repéré près du village plusieurs champs portant le nom de «Parc ar c'hastell», nous nous sommes rendus sur le terrain. Hélàs, nous n'avons trouvé aucune trace du château. Nous allions abandonner nos recherches quand, par hasard, nous avons découvert, face à l'entrée d'une des fermes, des morceaux de tuiles romaines sur un tas de pierre. Un propriétaire de Kerautret nous indiqua que ces tuiles provenaient d'un champ voisin de la ferme. Or ce champ ne portait aucun nom intéressant pour nous. Nous nous y sommes rendus et, à notre grande surprise, nous avons découvert là un beau site parsemé de morceaux de tuiles et de briques gallos-romaines. Au Mendy Bihan, alors que nous cherchions un tumulus, un agriculteur nous a fait découvrir un autre site galloromain. Pendant que nous préparions le «Gouel ar Menhir» à Prat-Ledan en 1984 et 1985, d'autres nous ont signalé des haches de pierre et des stèles de l'âge du fer. Il est clair que nous ne pourrons désormais en connaître davantage que si nous recevons l'aide de la population, votre aide. Combien de haches, stèles et sites divers existent sur notre sol et que nous ne connaissons pas encore? Plusieurs d'entre vous pourraient sans doute nous renseigner. En nous déclarant les objets que vous découvrez, vous ferez avancer nos connaissances. Il ne s'agit pas de nous donner ces objets ; ils sont à vous ; gardez les, mais signalez les. Nous pourrons ainsi complèter nos cartes.

Du Mésolithique à l'Age du bronze De 6000 à 2000 avant J.C.